
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/3 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.3.61504

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

die deutschen Juden, zumindest von 1870 bis 1933, nicht gleichfalls »Deutsche«? Ähnlich diffus und unreflektiert gebraucht Goldhagen den Begriff »Antisemitismus«. Mußte jeder Polizist oder Soldat, der im Krieg Juden erschoss, wirklich Antisemit gewesen sein? Oder waren nicht andere Gründe dafür verantwortlich, daß er zum Massenmörder wurde?

All dies sind wichtige und grundlegende Überlegungen, die angestellt werden müssen, wenn sich ein Historiker seriös und differenziert mit der nationalsozialistischen Judenvernichtungspolitik auseinandersetzen will.

Auf den 700 Seiten über »Hitlers willige Vollstrecker« finden sich solche grundsätzlicheren Reflexionen zur Problematik, weshalb Menschen anscheinend so leicht zu staatlich sanktionierten Mördern an wehrlosen Menschen werden können, kaum. Selbstverständlich ist die Frage berechtigt, weshalb der Nationalsozialismus gerade in Deutschland siegen und sein menschenverachtendes und mörderisches Regime installieren konnte. Auch die Frage nach den Gründen für einen spezifischen und besonders radikalen deutschen Antisemitismus muß nach 1945 gestellt werden. Doch mit schablonenartigen Mustern können solch komplexe Gegenstände nicht analysiert werden.

Goldhagen hat der Forschung mit seinem Buch direkt keinen großen Dienst erwiesen. Es bleibt einzig die Hoffnung, daß auf Grund der kritischen Diskussion, die sein Werk entfacht, fundiertere Werke zu diesen zentralen Fragen in naher Zukunft geschrieben werden.

Daniel GERSON, Zürich

Julius H. SCHOEPS (Hg.), Ein Volk von Mördern? Die Dokumentation zur Goldhagen-Kontroverse um die Rolle der Deutschen im Holocaust, Hamburg (Hoffmann und Campe) 1996, 252 p. (Campe Paperback).

A défaut d'un événement scientifique, l'ouvrage de Daniel J. Goldhagen constitue un phénomène médiatique rarement atteint par une thèse d'histoire ou de sciences politiques. Même avant sa publication en allemand, il faisait déjà l'objet de nombreux comptes-rendus, non seulement de la part de critiques anglophones, mais aussi dans les principaux organes de presse de la RFA. Sur les 33 contributions présentées dans ce recueil par Julius H. Schoeps, professeur d'histoire et directeur du Centre Moses Mendelssohn de l'Université de Potsdam, quatorze émanent en effet de spécialistes anglo-saxons, dix-sept d'historiens et de journalistes allemands, trois d'Israélien(ne)s et un d'un Autrichien.

Si la plupart reconnaissent l'intérêt de l'analyse empirique: massacre de juifs à l'Est, spécificité du rôle des juifs dans les camps de travail, marches de la mort, la plupart relèvent aussi l'arrogance du jeune chercheur, qui récuse un demi siècle de travaux sur la Shoah et prétend avoir, à lui seul, fourni la seule explication valable. A savoir: l'antisémitisme »éliminateur« des Allemands qu'Hitler n'aurait eu qu'à activer pour faire accepter et exécuter le génocide. Monocausalité qui ignore les discontinuités et les facteurs cumulatifs, de même qu'elle ignore le processus d'émancipation et d'assimilation des juifs d'Allemagne. Le génocide n'est pas une »maladie allemande« s'indigne Peter GLOTZ, qui aurait pu néanmoins se dispenser d'insister sur la judéité de l'auteur et son courroux d'Ancien Testament (pp. 125-129). Ce n'est pas davantage l'effet d'un virus dont on pourrait subitement guérir, comme le laisse entendre Goldhagen à propos des Allemands d'aujourd'hui. Les grands débats historiques, constatent de leur côté le journaliste de *Die Zeit*, Volker ULRICH et l'historien de Munich, Norbert FREI, commencent toujours par une provocation. Selon l'historien Moshe ZIMMERMANN, l'argumentation quant à la faute collective des Allemands, leur cruauté et la permanence de leur antisémitisme serait monnaie courante dans l'opinion israélienne pour expliquer la Shoah, en dépit des travaux scientifiques. Mais où se situe, demande-t-il, la frontière entre Allemands et non-Allemands? Faut-il inclure les Autrichiens et les Suisses ou même les juifs assimilés? Auteur d'un ouvrage sur les »Crimes de la Wehr-

macht», le politologue viennois, Walter MANOSCHEK, rappelle que le programme antijuif du III^e Reich jusqu'en 1938 n'excédait pas celui du christianisme social autrichien des années vingt, que les pogroms, lors de l'*Anschluss*, n'avaient nul besoin du concours allemand et qu'au début de 1945 des nazis autrichiens assassinaient encore en pleine rue des dizaines de milliers de juifs hongrois acheminés sur le camp de Mauthausen. D'une manière générale, la plupart des critiques cités estiment que l'absence de comparaison avec l'antisémitisme d'autres pays dénote une démarche sélective. Méthode perceptible aussi, comme le lui reproche Christopher BROWNING, auteur d'une étude antérieure remarquable sur le même bataillon de police 101, à propos des massacres à l'Est.

Pour Frank EBBINGHAUS, Goldhagen se fonde davantage sur des documents de seconde main que sur des sources d'archives désormais accessibles d'Europe orientale, qui mettent en lumière, comme le montrent des études récentes, l'ampleur des transferts de population effectués au nom de la politique raciale nazie. Plus nuancé, le sociologue Hans-Ulrich WEHLER, relève quant à lui le mérite d'avoir comblé certaines lacunes, en particulier le rôle de l'imaginaire dans l'imprégnation des mentalités. Mais à la froide passion de l'analyse empirique succède, déplore-t-il, le discrédit d'un modèle explicatif, véritable capitulation intellectuelle visant à substituer au peuple élu à éliminer, le peuple maudit des Allemands, par une sorte de racisme à rebours, qui bloque tout effort de compréhension. Point de vue partagé par l'historien Eberhard JÄCKEL pour lequel il s'agit tout simplement d'un «mauvais livre», d'une «régression» dans les stéréotypes les plus primitifs (p. 192). Ce n'est certes pas un bon livre, concède Ulrich HERBERT, auteur d'une récente biographie de Werner Best. Mais sa question sur la nature de l'antisémitisme de beaucoup d'Allemands ne manque pas de pertinence. Car sans être ni fanatique, ni agressif chez la plupart, la perception de la nocivité des juifs était tout de même suffisante pour accepter leur traitement radical par la voie légale de l'Etat. De plus, des travaux récents ont montré que la participation à des actions criminelles, en vertu de motivations plus variées que le prétend Goldhagen, était bien plus étendue que supposée auparavant. Autre question, également soulevée ultérieurement par Alfred GROSSER, celle de l'historien israélien Yehouda BAUER sur l'attitude des directeurs et membres du jury de thèse dont aucun n'est spécialiste de l'Allemagne contemporaine, a fortiori du nazisme, acceptant ce travail sur le mal absolu du peuple allemand. Ce qui pose non seulement le problème des mécanismes élémentaires de contrôle universitaire, mais cause un tort immense aux recherches sur la Shoah dans la mesure où une partie de l'opinion américaine trouve dans ce livre une confirmation de ses ressentiments et préjugés, ce qui accroît la responsabilité de l'auteur qui ne pouvait les ignorer.

Le décalage entre les acquis de la recherche et l'opinion américaine, remarque sa collègue israélienne, Gulie NE'EMAN ARAD, tient aussi à une tendance plus forte à la «victimisation» aux Etats-Unis qu'ailleurs. D'où une manipulation de l'histoire conforme aux attentes du présent, en particulier dans les minorités qui tirent leur force de leur statut de victimes. Ce qui suscite une surenchère entre elles dans un pays où chacun doit trouver sa niche identitaire. Au point que les juifs américains s'identifient a posteriori aux souffrances de leur coreligionnaires européens. Ce qu'ils avaient largement refusé au lendemain de la guerre en arguant que le rappel de l'impuissance des persécutés pouvait nuire à leur image dans la société américaine.

Comment interpréter alors la forte impression du livre sur le public allemand, en particulier les nouvelles générations? Sans doute à cause de la simplicité de l'explication et des aspects concrets d'une description ne reculant pas devant des scènes à la limite du supportable, qui avaient déjà assuré le succès de «La liste de Schindler». Faut-il croire que la violence, le recours au sensationnel sont aujourd'hui les seuls moyens d'attirer l'attention d'un public saturé d'images et de discours? Si tel était le cas, la transmission de la mémoire du génocide nazi des juifs disparaîtrait au milieu des génocides du XX^e siècle à la plus grande satisfaction de ses «normalisateurs». Le débat, il est vrai, est loin d'être achevé.

Rita THALMANN, Paris